

Roland Barthes, dans sa préface à son livre Sade, Fourier, Loyola, Seuil, 1971, écrit :

Le plaisir du Texte comporte aussi un retour amical de l'auteur. L'auteur qui revient n'est certes pas celui qui a été identifié par nos institutions (histoire et enseignement de la littérature, de la philosophie, discours de l'Église) ; ce n'est même pas le héros d'une biographie. L'auteur qui vient de son texte et va dans notre vie n'a pas d'unité ; il est un simple pluriel de « charmes », le lieu de quelques détails ténus, source cependant de vives lueurs romanesques, un chant discontinu d'amabilités, en quoi néanmoins nous lisons la mort plus sûrement que dans l'épopée d'un destin ; ce n'est pas une personne (civile, morale), c'est un corps. Dans le dégagement de toute valeur produit par le plaisir du Texte, ce qui me vient de la vie de Sade n'est pas le spectacle, pourtant grandiose, d'un homme opprimé par toute une société en raison du feu qu'il porte, ce n'est pas la contemplation grave d'un destin, c'est, entre autres, cette façon provençale dont Sade dénommait « milli » (mademoiselle) Rousset, ou milli Henriette, ou milli Lépinai, c'est son manchon blanc lorsqu'il aborda Rose Keller, ses derniers jeux avec la petite lingère de Charenton (dans la lingère, c'est le linge qui m'enchant), ce qui me vient de la vie de Fourier, c'est son goût pour les mirlitons (petits pâtés parisiens aux aromates), sa sympathie tardive pour les lesbiennes, sa mort parmi les pots de fleurs ; ce qui me vient de Loyola, ce ne sont pas les pèlerinages, les visions, les macérations et les constitutions du saint, mais seulement « ses beaux yeux, toujours un peu embués de larmes ». Car s'il faut que par une dialectique retorse il y ait dans le Texte, destructeur de tout sujet, un sujet à aimer, ce sujet est dispersé, un peu comme les cendres que l'on jette au vent après la mort (au thème de l'urne et de la stèle, objets forts, fermés, instituteurs du destin, s'opposeraient les éclats du souvenir, l'érosion qui ne laisse de la vie passée que quelques plis) : si j'étais écrivain, et mort, comme j'aimerais que ma vie se réduisît, par les soins d'un biographe amical et désinvolte, à quelques détails, à quelques goûts, à quelques inflexions, disons : des « **biographèmes** », dont la distinction et la mobilité pourraient voyager hors de tout destin et venir toucher, à la façon des atomes épicuriens, quelque corps futur, promis à la même dispersion ; une vie trouée, en somme, comme Proust a su écrire la sienne dans son œuvre, ou encore un film, à l'ancienne manière, duquel toute parole est absente et dont le flot d'images (ce *flumen orationis* en quoi consiste peut-être la « cochonnerie » de l'écriture) est entrecoupé, à la façon de hoquets salutaires, par le noir à peine écrit de l'intertitre, l'irruption désinvolte d'un autre signifiant : le manchon blanc de Sade, les pots de fleurs de Fourier, les yeux espagnols d'Ignace.

Mohamed Mbougar Sarr a lu Roland Barthes puisqu'il le cite dans une interview où il est questionné sur le lien entre le désir érotique et désir d'écriture :

« Je pense vraiment que la même énergie irrigue ces deux choses. C'est un corps qui écrit, c'est un corps qui lit, il n'y a pas de scission entre corps et esprit quand nous pratiquons ces activités. Roland Barthes le disait déjà dans Le Degré zéro de l'écriture. Pour lui, le style est l'émanation d'une humeur, donc d'un désir. On écrit avec son corps et ce n'est jamais aussi fort que quand le corps est dans une tension érotique. » ([L'Orient littéraire](#))